

L'ANTIQUITÉ TARDIVE

L'Antiquité ne s'est pas arrêtée à la destitution du dernier empereur romain d'Occident en 476 : la vie quotidienne a continué, les mentalités suivaient leur évolution normale, d'autant que cette disparition de l'empereur d'Occident n'était pas brutale, puisque déjà l'empire d'Occident était partagé en plusieurs royaumes barbares. De même, la philosophie a suivi son chemin, laissant se creuser de profondes différences entre un christianisme continuant saint Augustin, et un autre demeuré fidèle à un néoplatonisme propice à l'éclosion de nombreuses hérésies induites dans sa *weltanschauung*. Toutefois, on remarque au moins un mouvement uniforme, c'est que le christianisme recouvre inexorablement la pensée païenne ; non sans un dernier effort de résistance, toutefois.

I. I. LA RÉACTION PAÏENNE

L'expression est de Pierre de Labriolle (1874-1940, lire *La Réaction païenne*, Cerf, Paris, 2005). Quelques auteurs ont tenté en vain de s'opposer à la christianisation des esprits dans les deux Empires romains. Nous citerons les deux plus éminents : Proclus dans l'Empire romain d'Orient, bientôt Empire byzantin, et Martianus Capella à Carthage, dans l'Empire romain d'Occident ou ce qu'il en reste.

1.1.1. Martianus Capella (V^e siècle)

Nous n'avons pas de certitude sur les dates de Martianus, moins connu pour lui-même que pour son œuvre, mais quelques indications textuelles rendent probable qu'il ait écrit dans la première moitié du V^e siècle. Il a vécu à Carthage, exerçant modestement une profession d'avocat, sinon sans cause, du moins sans fortune ni renommée.

Comme son contemporain Proclus à Athènes, il est très influencé par la mystique hermétisante du néoplatonisme ; d'ailleurs le récit de ses *Noces de Philologie et Mercure*, présentant Philologie qui monte vers la Voie lactée rejoindre le Ciel,

évoque un rite initiatique. Comme Proclus aussi, il est attiré par les pratiques de magie blanche et souhaiterait y trouver une solution de remplacement des rites chrétiens.

La grande œuvre de Martianus est *Les Noces de Philologie et Mercure* (dont il n'existe pas de traduction intégrale en français, nous en indiquons une italienne en bibliographie). Divisé en neuf livres, l'œuvre est une somme d'érudition littéraire et scientifique, mais présentée sous la forme d'un récit poétique où l'auteur mélange le sérieux et le rire, burlesque ou ironique.

Mercure est l'allégorie de la raison. Il souhaite prendre pour épouse non pas une déesse, mais une mortelle, Philologie, qui comme son nom l'indique « aime le logos ». Jupiter accepte cette union d'un dieu avec une mortelle, à condition que celle-ci soit d'abord élevée au niveau des dieux et reçoive l'apothéose. On voit ici l'influence néoplatonicienne qui pose comme idéal une assomption de l'homme vers la divinité, héritage lointain de la pensée indienne.

Le livre II présente cette apothéose : pour être plus légère et favoriser ainsi son ascension vers la Voie lactée où l'attendent les dieux, Philologie prend soin de vomir tous les livres, toutes les connaissances qui encombrant son sein. Le poids de la science apprise opposé à la libération par une science nouvelle : on trouve ici une démarche qui anticipe étonnamment la démarche cartésienne.

Acceptée parmi les dieux, Philologie se voit offrir par son époux Mercure sept servantes, qui sont sept sciences. Martianus consacre un volume à chacune d'elles : Grammaire au livre II (la grammaire vient du grec *γραμμα*, « gramma » : la lettre ; c'est la science permettant de comprendre les mots), Dialectique au livre IV, Réthorique au livre V. Ces trois matières seront bientôt appelées par Boèce : le Trivium. Le livre VI parle de Géométrie, le livre VII d'Arithmétique, le livre VIII d'Astronomie, et enfin le livre IX d'Harmonie. Boèce reprendra cette classification qu'il regroupera en un Quadrivium, et cette présentation des sept arts libéraux aura une postérité très importante au Moyen Âge.

1.1.2. Proclus (412-485)

Lycien, mais né à Byzance le 8 février 412, issu d'une famille patricienne, Proclus (ou Proclus pour les Latins) part à 20 ans étudier à Athènes et à Alexandrie. Nourri de néoplatonisme, influencé par le mysticisme alexandrin, il devient très jeune, à 25 ans, « scolarque » (c'est-à-dire directeur) de l'école d'Athènes en 437. Deux ans plus tard, il commence à faire connaître sa propre pensée par un *Commentaire sur le Timée*, où il classe neuf niveaux de réalité : l'Un, l'être, l'esprit, la vie, la raison, les animaux, les plantes, les êtres animés, et la matière première.

Vers 480, il publie son *Commentaire sur le Parménide de Platon* (Les Belles Lettres, Paris, 2007), dans lequel il inaugure la démarche apophasique (du grec *apophasis*: la négation): elle consiste à identifier un être non pas en prenant le risque de se tromper par des affirmations fragiles, mais en évacuant méthodiquement tout ce qu'il n'est pas. Cette méthode intellectuelle est appelée à une longue postérité dans la philosophie médiévale européenne, à commencer par le Pseudo-Denys l'Aréopagite.

Très marqué par le mysticisme néoplatonicien, il considère que le sommet de l'activité de l'esprit n'est pas la philosophie, mais la théurgie (en grec: «le travail de Dieu»), qui est une magie blanche, une communication avec les esprits bienveillants (donc le contraire de la magie noire, ou sorcellerie, qui fait appel aux esprits mauvais). Convaincu d'avoir bénéficié d'une apparition de la déesse Athéna, il se proclame le hiérophante (le prêtre instructeur et initiateur) du monde entier. Dans sa *Théologie platonicienne* (Les Belles Lettres, Paris, 1997) dont la date est inconnue, il écrit que la théurgie est «une puissance plus haute que toute sagesse humaine, qui embrasse les bienfaits de la divination, les vertus purifiantes de l'initiation, bref toutes les opérations de la possession divine». Malgré sa science considérable, on le voit donc pratiquer plus volontiers les rituels de conjuration et les formules que la philosophie.

Il s'oppose au christianisme, à une époque où l'élite intellectuelle a adhéré à cette religion devenue la nouvelle religion de l'État sous Constantin (272-337), ce qui lui vaut de s'exiler volontairement pendant un an d'Athènes où on lui reproche de vouloir ressusciter la religion païenne. Vers 480, il est atteint d'une dépression qui le poursuit durant cinq ans, jusqu'à sa mort à Athènes le 17 avril 485. Il aura échoué dans sa tentative de faire revivre le panthéon antique, mais l'histoire de la philosophie lui sait gré d'avoir conçu la méthode apophasique.

1.2. BOÈCE (v. 470-525)

Né à Rome et mort à Pavie, il n'avait que 6 ans environ quand le dernier empereur romain, Romulus Augustule (v. 460-511), un adolescent qui n'avait guère qu'une dizaine d'années de plus que lui, fut déposé par le chef hérule Odoacre (v. 435-493). Symboliquement, on peut le citer comme le premier auteur médiéval, parce qu'il annonce l'extrême subtilité philosophique du millénaire qui commence.

Issu d'une haute noblesse romaine, à l'âge de 10 ans il est envoyé suivre ses études à Athènes, où il reste dix-huit ans. Il y traduit les œuvres des grands auteurs et acquiert une vaste culture. Revenu en Italie où, depuis 404 sous le règne d'Honorius (384-423), le statut de capitale est passé de Rome à Ravenne, Boèce

exerce de hautes responsabilités, jusqu'à être désigné consul en 485, à 32 ans, sous le règne d'Odoacre, puis au service du roi ostrogoth Théodoric le Grand (454-526), qui en 493 a renversé et fait mettre à mort Odoacre, instaurant sa propre royauté reconnue par l'empereur d'Orient Anastase (430-518), et fort de son alliance avec le roi des Francs, Clovis, dont il a épousé la sœur Audelflède.

Parallèlement à son implication dans les affaires publiques, il écrit une œuvre considérable, tant en matière scientifique que philosophique ou théologique. Il a traduit et commenté Aristote, écrit sur la Trinité, la géométrie, l'arithmétique : c'est un esprit encyclopédiste, un génie universel qui a profondément impressionné ses contemporains et les générations suivantes.

Il fut l'une des nombreuses victimes de l'immense querelle religieuse commencée au III^e siècle avec l'hérésie d'Arius (256-336), prêtre libyen officiant près d'Alexandrie, qui n'admettait pas que Jésus soit de nature divine, mais seulement fils adoptif de Dieu le Père. Cette opinion, remettant radicalement en cause le sens de l'Incarnation et la relation de Dieu à l'homme inaugurée par le christianisme, a suscité des débats orageux, sans aller, certes, jusqu'à allumer des guerres de religion comme au début des Temps modernes entre catholiques et protestants, mais suffisamment passionnés pour inspirer des meurtres et s'étendre sur trois siècles environ. Il faut dire que la question religieuse se doublait d'un aspect politique : presque tous les rois barbares qui régnaient sur l'ancienne partie occidentale de l'Empire romain étaient ariens — quoique régnant sur des populations catholiques — et s'opposaient ainsi d'autant mieux à l'empereur de Constantinople (le dernier roi arien sera le roi visigoth d'Espagne Récarède, mort en 601, qui se convertira en 589). Or, l'habitude prise depuis Constantin de mélanger les affaires de l'État et celles de la religion — une habitude héritée de l'Antiquité païenne — transformait immédiatement une querelle religieuse en une querelle politique, voire une querelle internationale.

L'empereur d'Orient Justin (450-527) ayant pris un édit contre les Ariens, Théodoric, lui-même arien, demanda vainement son abrogation. Le roi soupçonna Boèce, à tort semble-t-il, d'entretenir des relations secrètes avec Justin qui était peut-être son parent. Jeté en prison à Pavie à la fin de 524, le malheureux y fut décapité le 23 octobre 526. Il avait 71 ans. Durant son année de prison, il avait eu le temps d'écrire l'œuvre qui contribua le plus à sa célébrité : *La Consolation de philosophie*. Dès la mort de Théodoric (sans héritier mâle), sa fille Amalasonte (495-535), exerçant la régence, réhabilitera sa mémoire et rendra à sa veuve sa fortune confisquée.

L'influence de Pythagore

Chez Boèce, l'arithmétique est la science première, parce que la création du monde par Dieu procède d'une science divine du nombre. Chez Pythagore, le nombre est la clef de compréhension de l'univers, et chez ce pythagoricien chrétien, le nombre est en quelque sorte l'expression du génie de Dieu, de la méthode divine. Au-dessus de nous, les astres se meuvent selon le principe des rapports musicaux, selon le principe de l'«harmonie des sphères».

L'astronomie fait appel à la géométrie, qui à son tour fait appel à l'arithmétique. Sans le nombre, une figure géométrique serait inconcevable, tandis que sans la figure géométrique, le nombre est encore concevable. C'est ainsi que l'arithmétique est la première des sciences.

L'inventeur du Trivium et Quadrivium

C'est dans cette logique que Boèce a proposé une classification hiérarchique des enseignements, qui va inspirer tout le Moyen Âge européen. Il regroupe la grammaire, la dialectique et la rhétorique, déjà identifiées dans les *Noces* de Martianus Capella, sous l'appellation de «Voie triple» ou Trivium, conduisant au savoir littéraire ; puis il regroupe le savoir scientifique en reprenant ici encore l'idée de Martianus : géométrie, arithmétique, astronomie et harmonie, mais rangées selon sa conception : arithmétique, géométrie, musique et astronomie, l'ensemble étant désigné «Voie quadruple» ou Quadrivium.

L'influence du platonisme

Son œuvre la plus célèbre est *La Consolation de philosophie* (traduction aux Belles Lettres, Paris, 2002). S'inspirant de l'exemple littéraire donné mille ans plus tôt par Platon, Boèce imagine un dialogue entre lui-même et la philosophie, dont l'allégorie lui apparaît dans sa cellule et entreprend de le consoler et le préparer à la mort. On pense à la «prosopopée des lois», célèbre passage du *Criton*, d'autant plus que l'auteur, condamné à mort, est dans une situation comparable à celle de Socrate. Mais du point de vue stylistique, le procédé est moins concluant, parce que, loin de maîtriser à la perfection l'art du dialogue comme Platon, Boèce se limite à faire alterner de longs monologues entre le prisonnier et son auguste visiteuse. Ces monologues sont généralement d'une telle longueur que, au livre IV, l'auteur perd de vue l'identité de celui qui parle, et maladroitement fait dire à Philosophie : «Comme l'a dit excellemment quelqu'un qui pense mieux que moi...». Un seul passage, au livre III, parvient à imiter le dialogue serré de Platon :

« – [...] Dans ta plus grande abondance, n'as-tu jamais ressenti le trouble en ton âme ? Étais-tu à l'épreuve de ces émotions que cause une injure reçue ?

- Non, je l'avoue, je n'ai jamais eu l'esprit assez tranquille pour être libre de toute inquiétude.
- Cela venait sans doute de ce qu'il te manquait de choses que tu souhaitais, ou que tu en éprouvais d'autres, dont tu aurais souhaité être délivré.
- Cela est vrai, j'en conviens.
- Puisque tu souhaitais, il te manquait donc quelque chose ?
- J'en conviens encore.
- Conviens aussi que celui qui manque de ce qu'il désire, ne peut nullement se suffire à lui-même.
- Il faut bien que j'en convienne.
- Et cette insuffisance, tu l'éprouvais au milieu de la plus grande abondance ?
- Cela est vrai, je ne peux le désavouer. »

L'infériorité stylistique par rapport à Platon n'est pas la seule faiblesse de l'ouvrage. Quant à la forme, dans sa démonstration, Platon va droit au but, n'égare pas le lecteur dans des développements amphigouriques inutiles, et c'est d'autant plus nécessaire que le procédé même du dialogue allonge son texte. Boèce n'est pas aussi limpide. Quant au fond, Boèce se contente le plus souvent de chercher une consolation dans la négation du monde. Aux malheureux qui souffrent des violences d'un tyran, il se contente de répondre : « Qu'ils sachent ne rien désirer et ne rien craindre, et sa rage est vaincue. » On retrouve ici la pensée taoïste, ou celle des stoïciens. Cette fuite intellectuelle du monde ne peut réussir sans enchaîner les sophismes, celui-ci par exemple, et parmi d'autres : pour consoler le riche d'avoir perdu sa fortune, il écrit que « l'or et l'argent n'ont de mérite qu'autant qu'on s'en sert : l'avarice qui les amasse est un vice odieux ; la libéralité qui les répand est une source de gloire. Mais en faisant usage de cet or et de cet argent, vous cessez de le posséder, il n'a donc aucun prix tant qu'il est à vous, puisqu'il n'en a que quand vous le distribuez aux autres » (livre I). Ce n'est un hasard si, ayant enchaîné les sophismes, Boèce, pour convaincre tout à fait le lecteur, le renvoie à la vieille croyance en l'Âge d'or, où l'homme n'avait pas de vice. Et d'une manière générale, la consolation reçue se limite à une invitation à nier le monde, dans ses joies et dans ses peines, et jusqu'à sa perpétuation, puisque Boèce applaudit au vers d'Euripide : « N'avoir point d'enfants est un malheur heureux. » La lecture de l'ouvrage reste toutefois empreinte d'émotion quand on se souvient du contexte dramatique dans lequel il a été écrit.

L'influence platonicienne ne se limite pas à une recherche d'imitation stylistique. Bien que connaisseur d'Aristote, auquel il emprunte son finalisme, Boèce adhère à l'anthropologie platonicienne et même néoplatonicienne, ce qui fait de lui un penseur inconsciemment proche de l'anthropologie orientale : comme chez Platon, le corps est la prison de l'âme : les âmes sont moins libres

que les créatures célestes « quand, s'éloignant de la divinité, elles sont enfermées dans la prison d'un corps mortel » (livre V). Comme chez Platon, « ce que nous croyons apprendre, nous le savions déjà [...], toute la science consiste à se ressouvenir de ce qu'on a oublié sans s'en apercevoir [...] quand mon âme a participé à la contagion de la masse terrestre qui lui sert de prison » Mais Philosophie console le condamné : « Tu penses si bien que je ne te crois pas fort éloigné de parvenir à la béatitude, et de revoir ta vraie patrie » (livre III).

Boèce n'aborde pas le sujet de la réincarnation, si contraire au christianisme, mais sa *weltanschauung* en est suffisamment éloignée pour que l'on ait pu douter de sa foi chrétienne. Chez lui, l'âme est très clairement d'origine céleste, elle a été enfermée dans un corps, et doit retourner au ciel où elle avait vécu savant de s'incarner : « Si tu as le bonheur de revenir un jour dans cette demeure auguste que tu cherches sans te ressouvenir que tu l'as connue, tu t'écrieras : "Ah ! voilà ma patrie, je m'en souviens ; c'est de là que je suis sorti ; c'est là que je veux demeurer éternellement" » (livre IV). L'âme n'est pas une parcelle de divinité, comme en Inde ou chez Platon : les âmes ont été créées puis répandues « sur la terre et dans les cieux », jusqu'à ce qu'une flamme divine les ramène à Dieu, par un pur effet de bonté (*id.*). Il n'y a donc aucune place ici pour le péché originel, ni pour la glorification du corps telle que le propose le christianisme. En fait, probablement, Boèce, chrétien sincère, n'a pas envisagé qu'il pouvait être hérétique.

Éternel et sempiternel

Avant même d'avoir médité sur la situation douloureuse de prisonnier injustement condamné, victime du mal qui paraît laissé libre de se répandre en ce monde, Boèce s'est efforcé de répondre à la question de savoir comment Dieu, qui sait tout de toute éternité, et donc qui connaît le destin de chaque homme, pourrait toutefois garantir à l'homme sa liberté de choisir entre le bien et mal. En fait, enseigne-t-il, il n'y a pas que le temps, d'un côté, et de l'autre, l'éternité, c'est-à-dire l'absence de temps, il y a aussi le sempiternel : la sempiternalité, c'est un temps qui ne finit pas, tout en suivant son cours. Dieu est donc éternel en tant que tel, mais son rapport au monde se fait sur le mode sempiternel, une sorte d'éternité propre au temps, qui ne doit pas être confondue avec son éternité à Lui. Déjà, dans *La Trinité* (livre IV), écrit après 520, il écrivait : « Notre "maintenant", comme s'il courait, fait un temps sempiternel, alors que le "maintenant" de Dieu, permanent, immobile et immuable, fait l'éternité de Dieu. » Au livre V de sa *Consolation*, il reprend sa réflexion sur le temps : « Ne va pas penser que la préexistence du Créateur aux choses créées puisse se mesurer par la durée du temps ; cette préexistence est une propriété essentielle de la nature divine, avec laquelle le temps n'a aucune

proportion. Si dans sa succession infinie, il paraît l'imiter en quelque chose, il lui est absolument impossible de l'égaliser. C'est pourquoi, ne pouvant jouir, comme elle, d'une parfaite immutabilité, il dégénère en des espaces immenses que forment le passé et l'avenir. Dans l'impossibilité où il est de jouir tout à la fois de toute la plénitude de son être, il imite l'état immuable de Dieu. [...] Ce moment, tel qu'il est, est une faible image de l'éternité de Dieu. Mais comme il cesse d'être aussitôt qu'il existe, il se renouvelle sans cesse; et par une succession perpétuelle forme l'infinité des siècles [...] étendue immense, mais qu'il ne peut réunir dans un seul point fixe et immuable. » C'est pourquoi Boèce réserve à Dieu seul le qualificatif « éternel », tandis que son rapport au temps est sempiternel. L'homme est libre, et « Dieu, dont la prescience éternelle voit toutes nos actions comme toujours présentes, les juge de toute éternité » (livre V). Il y a donc une distance à prendre avec l'être en observant ce qu'est l'être dans sa manifestation. Ce raisonnement déjà présent dans ses *Semaines* (c'est-à-dire « éditions » en grec), écrites vers 518, propose donc fonder une différenciation entre l'être et l'étant : l'être n'a pas de sens par lui-même, mais par ce qu'il est, l'étant.

«Axiome 1 : différents sont l'être et ce qui est; en effet l'être lui-même n'est pas encore, tandis qu'en vérité ce qui est, est, et subsiste une fois reçue la forme qu'est l'être.

Axiome 2 : ce qui est peut participer à quelque chose, mais l'être lui-même ne participe selon aucun mode à rien : en effet, la participation se produit quand quelque chose est déjà; or quelque chose est une fois qu'il a reçu l'être.

Axiome 3 : ce qui est peut avoir quelque chose en dehors de ce qu'il est lui-même; mais l'être lui-même, en dehors de soi, n'est mêlé à rien d'autre.

Axiome 4 : il y a une différence entre être quelque chose seulement et être quelque chose en ce qu'il est; la première expression en effet désigne l'accident, la seconde la substance.

Axiome 5 : a) tout ce qui est participe à ce qu'est l'être afin d'être; mais il participe à autre chose afin d'être quelque chose. b) Et par cela ce qui est participe à ce qu'est l'être, afin d'être; mais il est afin de participer à une autre chose, quelle qu'elle soit. On retrouvera cette idée dans la démonstration de Jean Duns Scot sur l'univocité de l'être et l'individuation.

Axiome 6 : a) tout simple a son être et ce qu'il est sur le mode de l'un. b) Pour tout composé, une chose est l'être, une autre le "il est" la chose même.